12. Val-Richer, Jeudi 23 juillet 1846, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

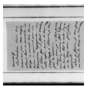
2 Fichier(s)

Les mots clés

Diplomatie (Russie), Enfants (Guizot), Politique (Espagne), Politique (France), Relation François-Dorothée (Politique), Réseau social et politique, Santé (François)

Relations entre les lettres

Collection 1846 (1er août - 24 novembre)



14. Paris, Vendredi 24 juillet 1846, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1846-07-23
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais
Cote1640, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 8
Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentFrançais
Transcription
12 Val Richer, Jeudi 23 Juillet 1846 7 heures

Décidément je ne puis pas me promener dans ce pays-ci passé huit heures du soir. Je l’ai fait un peu hier, par la plus belle soirée du monde. J’ai été pris, cette nuit d’un éternuement ridicule, qui dure encore. Si j’étais dans cet état-là dimanche prochain, je serais parfaitement incapable de dire quatre paroles devant tout ce monde qui en attendra plus de quatre. C’est un sentiment très désagréable que d'être indispensable, à heure fixe, pour quelque chose d'important. Je n'ai point d’inquiétude. Mon éternuement sera passé ce soir. Je me tiendrai strictement dans la maison, à partir du dîner et j'aurai dimanche en ma possession mon cerveau et ma gorge. Il me les faut absolument. Si mes filles m’entendaient, elles me diraient avec un peu d’embarras et beaucoup de foi, qu’il n’y a point d'absolument devant Dieu, et que c’est à lui qu’il faut demander ce dont j’ai besoin. Elles auraient raison. J’ai ici M. et Mad. Austin qui me sont arrivés hier à l’heure du dîner. J’attends ce matin, M. Libri. Ils me resteront, je crois, deux ou trois jours. Ce sont vraiment des gens d’esprit. Mais il n'y a plus dans le monde qu’un esprit qui me plaise toujours et que je n'épuise jamais.
J’ai écrit au Roi les faveurs envoyées de Pétersbourg à l'Ambassade russe, et toute cette coquetterie envers la France, sauf le Roi des Français après un petit mouvement d’impatience, cela le fera rire. Il est enchanté de ses promenades, aux fortifications. Il m’écrit : " Vous n'imaginez pas le succès de celle d’aujourd’hui. Il était évident que les foules d'ouvriers, de gens de la campagne, étaient enchantées que le Roi visitât les forts et voulaient le lui témoigner. C'est magnifique, très important et pour moi délicieux à contempler. On peut à présent répondre de la sureté de la France et dire, comme Léonidas à Xerxès : " Viens les prendre. " Il ajoute à la fin de ses lettre : " Le Duc d’Aumale a eu, au col, un dépôt assez gros qu’il a fallu ouvrir. Il a de la fièvre. Cela ne donne pas d'inquiétude, et on m'assure quelle diminue et ne durera pas. Nous n'en faisons pas de bruit et la Reine ne décommande nullement ses invitations. N'en parlez donc pas si vous n'en entendez pas parler. 9 Heures J’ai des nouvelles de Londres. Very gloomy, comme les vôtres. On croit très probable que le Sugar bill, sera rejeté et alors la dissolution immédiate. Et proba-blement une majorité protectionniste. Avenir plus obscur que jamais. Peel, a favourite to the nation autant que perdu dans le Parlement. A Madrid Bulwer mal pour les fils de D. François de Paule ; cherchant à les décrier, y compris De Enrique. Remettant sur le tapis un archiduc, un brouillon dépité. Je lui croyais plus d’esprit. Et j’ai encore peine à croire qu’il fût impossible d’en tirer meilleur parti. Mais les deux hommes se sont heurtés, dés le premier moment au lieu de s'accrocher. J’ai toujours pensé que Thom avait de l’esprit. J’ai essayé plusieurs fois d’aller au devant de cet esprit, de le faire sortir à l’air. J’ai causé. J’ai été bon enfant. Il n'y a pas eu moyen. La peur le paralyse. Ses informations et ses idées espagnoles lui viennent évidemment de Bourges. Adieu. Adieu. J'ai à écrire à Génie pour je ne sais combien d'affaires. Votre estomac et vos jambes me déplaisent. Il faisait froid ici aussi ces jours derniers., Aujourd'hui le chaud revient. La promenade serait charmante. Adieu. Mon éternuement m'irrite. J’ai pris cinquante fois mon mouchoir en vous écrivant. Adieu de loin. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 12. Val-Richer, Jeudi 23 juillet 1846, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1846-07-23.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2251

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 23 juillet 1846
Heure7 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 05/11/2020 Dernière modification le 18/01/2024

---

12 Val Richer. Jeudi 23 Juillet 1846 1040
7 heures.

Décidément je ne puis pas me promener dans ce pays-ci passé huit heures du soir. Je l'ai fait un peu hier, par la plus belle soirée du monde. J'ai été pris cette nuit d'un rhume évidemment ridicule, qui s'il dure encore, si j'étais dans cet état dimanche prochain, je serais parfaitement incapable de dire quatre paroles devant tout le monde qui en attendra plus de quatre. C'est un sentiment bien désagréable que d'être indisposé, à jour fixe, pour quelque chose d'important. Je n'ai point d'inquiétude. Mon rhume sera évidemment passé ce soir. Je me tiendrai strictement dans la maison, à partir de demain, et j'aurai dimanche ma poitrine, mon cerveau et ma gorge. Il me le faut absolument. Si mes filles m'entendaient, elles me diraient avec un peu d'embarras et beaucoup de foi, qu'il n'y a point d'absolument devant Dieu, et que c'est à lui qu'il faut demander ce dont j'ai besoin. Elles auraient raison.

J'ai ici Mr. et Mme Austin qui me sont arrivés hier à l'heure du dîner. J'attends ce matin la vôtre. Ils me resteront je crois, deux ou trois jours. C'était vraiment des gens d'esprit.

les voleurs. Il est très probable que le Sugar bill sera rejeté. Et alors la dissolution immédiate. Et probablement une majorité protectionniste, devenue plus étroite que jamais. Peel a gagné dans la nation autant que perdu dans le Parlement.

A Madrid, Bulwer met pour les fils de D. François de Paule; s'attachant à les servir, y compris D. Enrique. Remettant sur le tapis ces exaltés, ces brouillons rejetés. Je leur croyais plus d'esprit. J'ai encore peine à croire qu'il fût impossible d'en tirer meilleur parti. Mais les deux hommes se sont heurtés dès le premier moment, au lieu de s'accrocher.

J'ai toujours pensé que Thom avait de l'esprit. J'ai essayé plusieurs fois d'aller au devant de cet esprit, de le faire sortir à l'air. J'ai causé. J'ai été bon enfant. Il n'y a pas eu moyen. La peur le paralyse. Les informations et idées espagnoles lui viennent évidemment de Londres.

Adieu, Adieu. J'ai à écrire à Rome pour je ne sais combien d'affaires. Notre intérieur et ses gardes me déplaisent. Il faisait froid ces autres jours derniers. Aujourd'hui le chaud revient. La promenade était charmante. Adieu. Mon éternellement aimée. J'ai pris vingt-quatre fois mon mouchoir en vous écrivant. Adieu. Adieu.

G.